

Écrire « par tous les moyens » : Marie Darrieussecq en conversation avec Dominique Carlini Versini et Carine Fréville

Dominique Carlini Versini and Carine Fréville

Number 115, Winter 2020

Précisions sur les sciences dans l'oeuvre de Marie Darrieussecq

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1067889ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1067889ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)

2562-8704 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Carlini Versini, D. & Fréville, C. (2020). Écrire « par tous les moyens » : Marie Darrieussecq en conversation avec Dominique Carlini Versini et Carine Fréville. *Dalhousie French Studies*, (115), 125–132.
<https://doi.org/10.7202/1067889ar>

Écrire « par tous les moyens » : Marie Darrieussecq en conversation avec Dominique Carlini Versini et Carine Fréville

Sciences, fantastique et science-fiction

Dominique Carlini Versini : Vous avez à plusieurs reprises évoqué l'importance de la science dans votre imaginaire lors de précédents entretiens. Vous avez notamment parlé de la science comme « un réservoir de métaphores » et de « mots »¹. Quelle place occupent les sciences dans votre processus de création ? Quel lien entretient pour vous le travail scientifique avec votre travail d'écriture ?

Marie Darrieussecq : Quelqu'un a dit [lors du colloque] que je m'intéressais surtout non pas tant au résultat de la science qu'à l'énigme, qu'aux énigmes proposées par la science, aux choses irrésolues, ou à tous ces domaines de la science où il y a plusieurs hypothèses en concurrence, c'est-à-dire plusieurs récits en concurrence. Et la science propose des récits, pour que la science soit accessible à nous tous, qui ne sommes pas scientifiques. Les scientifiques sont obligés de raconter ce qu'ils cherchent, ce qu'ils trouvent. Il n'y a que les mathématiques où il y a une sorte de limite, où c'est quand même très difficile de raconter les mathématiques, et bon, comme vous le savez peut-être, ce sont des choses que je connais de près puisque mon premier mari était mathématicien et mon mari actuel est astrophysicien, et j'ai beaucoup fréquenté les scientifiques par... par érotisme en fait. Je trouve les scientifiques extrêmement érotiques, je trouve leur façon de chercher très excitante, et à Normale Sup' donc, j'ai eu la chance de rencontrer tout un vivier de scientifiques. Et c'est là, à Normale Sup', que j'ai eu mes premières approches, mais donc toujours racontées, portées par quelqu'un, de physique quantique... C'était toujours des récits pour moi, parce que j'étais incapable de les lire en équation, ou même de lire les articles scientifiques, même si, concrètement, et pour le mathématicien, et pour l'astrophysicien, je corrige leurs fautes d'orthographe (!), dans les quelques phrases, en français ou en anglais, qu'il y a dans leurs articles scientifiques. Je suis amenée à les lire, concrètement, mais je ne comprends pas, je comprends des bouts, après ils m'expliquent. Donc ça fait effectivement une influence très directe, c'est-à-dire que je pense que j'ai été influencée, je ne sais pas, par Marguerite Duras, par Nathalie Sarraute, mais aussi réellement par une lecture finalement assez régulière de ces articles, avec cette fascination pour leur opacité et pour aussi les moments où il y a des phrases, voilà, des phrases, des vraies phrases, avec 'sujet-verbe-complément', qui surgissent. Et puis évidemment ce que vous savez, ce qui n'est peut-être pas facile à voir, parce que les journalistes ne le voient jamais, mais que vous vous voyez, « le réservoir de métaphores », enfin les objets, les formes, cette chose très simple et qui revient dans beaucoup de mes livres, qui revient dans le prochain aussi, que la voie lactée n'est pas un ruban, mais une galaxie en forme de spirale, comme la grande majorité des galaxies, mais que nous avons en quelque sorte la malchance d'être situés tout à fait à son bord, à la périphérie, et que donc nous voyons sa tranche, c'est un disque, et on voit sa tranche, alors qu'on pourrait être au milieu et la voir comme ça autour de nous dans tout le ciel. Mais non, on est au bord, et ça, c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup, le fait d'être *excentré*, le fait non seulement d'être sur une petite planète, mais elle est même pas au centre de rien du tout ! Donc non seulement Galilée nous a déjà expliqué qu'on n'était pas au centre de quoi que ce soit, du système

1 « [La science] est un réservoir de métaphores, tout simplement... Le discours de la science m'apporte, entre autres, tout le vocabulaire de l'atomisation. Quand quelqu'un se désintègre, le monde se désintègre autour de lui et là, la science nucléaire m'apporte des mots, molécule, particule, atome, neutron », (Darrieussecq et Gaudet 115).

solaire etc., mais en plus, on n'est même pas au centre de la galaxie ! Ce sont des métaphores de la vie humaine qui m'intéressent, le fait que le 'moi' n'est au centre de rien, voilà, qu'on se sent toujours déplacé, ce genre de choses... Je touille cette soupe d'étoiles là, et j'y trouve des formes, des structures, des métaphores, des comparaisons...

Carine Fréville : Les sciences et le fantastique – qui, d'ailleurs, n'est pas forcément très éloigné du réel – participent à tous ces motifs de la spectralité dans vos œuvres : on pense au vide, à la perte, à l'absence, toutes les apparitions spectrales... Pouvez-vous nous dire en quoi l'imaginaire des sciences rejoint pour vous celui du fantastique, et de quelle manière l'imaginaire de la matière, des atomes, du vide, de la pesanteur, participe dans vos récits aux expériences de dématérialisation, avec la désintégration des corps, l'immobilisation du temps et toutes les déformations de l'espace ?

Marie Darrieussecq : C'est aussi une tradition, si vous prenez *L'Homme invisible* de H. G. Wells, la façon dont il décrit l'invisibilisation de son personnage est très scientifique, il parle vraiment de cellules, il parle du fait que la cornée est le dernier élément qui reste opaque, puis disparaît. On sent qu'il s'est vraiment renseigné, non seulement sur l'anatomie du corps humain, mais sur, effectivement, comment la matière peut, éventuellement, devenir invisible. J'aime beaucoup ces livres-là. Je pense aussi tout bêtement au *Passe-muraille*, il passait les murailles comment ? Bon je ne l'ai pas lu depuis très longtemps, mais pour passer une muraille, il faut forcément s'atomiser, et que la muraille s'atomise aussi. Ce sont des choses presque enfantines, dont les enfants ont l'intuition. Et le fantastique est parmi nous, c'est-à-dire... en ce moment sur notre tête il y a des étoiles, c'est impensable en fait ! Et alors la nuit on y pense un peu mieux – sauf dans les grandes villes où on ne les voit pas – mais voilà, faire cet effort, de se dire, elles sont là, et on est un corps parmi ces grands corps, et on fait partie de systèmes en rotation, en évolution, qui nous dépassent complètement. C'est une idée qui est angoissante, mais c'est aussi une idée qui m'aide à vivre. Si on se met à se rappeler qu'on est vraiment sur une boule, essentiellement composée d'eau, enfin la surface en tout cas, et que nos corps sont composés d'eau... Marine Le Pen devient très accessoire, enfin, ça devient respirable quoi, et Trump aussi, donc il y a quelque chose de profondément poétique dans ce rappel-là. Dans le rappel que nous faisons partie d'un système solaire, le rappel que les animaux sont parmi nous, le rappel qu'il y a, en ce moment, dans les océans, des baleines bleues qui circulent, en ce moment même, et en ce moment même elles propulsent de l'eau par leurs ventricules, et en ce moment même un pangolin creuse son nid dans la forêt du Congo, parce qu'il en reste au moins un, en ce moment même. Cette coexistence est réelle, et en même temps elle est proche de ce qu'on peut appeler le fantastique. Un pangolin, c'est *Star Wars* ! Quand vous voyez un pangolin, l'imaginaire de *Star Wars* est là, enfin, ou la tête de mon chien, quand vous voyez mon chien, il a des oreilles vraiment parfaitement fantastiques, imprévues disons, donc le poétique et le fantastique sont immédiatement là. Ou quand un physicien quantique vous explique que ce verre n'est peut-être pas là en fait, qu'il y a une infime chance, mais une chance quand même, qu'il ne soit pas là. Ça ouvre des failles dans l'habituel, voilà. Et c'est l'habituel je crois que je cherche à fracturer. Alors on en arrive très vite à avoir recours à la vaste métaphore du fantôme, voilà, qui me sert à tout, moi, dans mes livres.

Dominique Carlini Versini : Le fantôme est *a priori* un motif assez éloigné de la science, et pourtant, est-ce qu'on peut dire que l'hologramme est dans *Le Pays* un moyen de donner une version scientifique du spectre et que plus largement vos fantômes sont bien souvent ancrés dans une forme de discours scientifique – je pense notamment à l'apparition moléculaire du mari à la fin de *Naissances des fantômes* ? Et si c'est le cas, est-ce pour vous un moyen de rattacher l'expérience de la hantise, de la spectralité, à l'expérience du réel ?

Marie Darrieussecq : Le fantôme est pour moi une figure tellement évidente... Ils sont très présents... Dans le roman qui va paraître à la rentrée littéraire [*Notre vie dans les forêts*], il y a des clones et des robots, et pour moi ce sont ces figures hybrides, comme dirait Haraway, le fantôme est aussi une figure hybride, il est humain sans l'être, mort et vivant, c'est peut-être ça surtout qui m'intéresse, c'est l'hybridité effectivement. Le fait que notre corps sera connectable, très vite, enfin on aura des implants... l'hologramme maintenant c'est une évidence...

Poésie de la science

Carine Fréville : On va peut-être passer au terme de *précision*, avec ce titre que nous avons choisi pour ce colloque, *Précisions sur les sciences*... Que ce soit dans *Naissance des fantômes* ou dans *Tom est mort*, à chaque fois qu'il y a un être qui meurt, qu'on perd l'être aimé, tout autour de soi se désagrège, et on voit que les narratrices se mettent à regarder toutes les « petites choses ». Je pense à cet intérêt pour l'infiniment petit, par exemple le sable dans *Précisions sur les vagues* ou justement votre texte *Il était une fois... la plage*. Je pense aussi à *Tom est mort*, avec la narratrice qui se demande s'il y a « des unités de mémoire, comme il y a des unités du langage » (14). Dans *Précisions sur les vagues*, que vous avez décrit comme « un catalogue encyclopédique de vagues » (s. p.)², vous réalisez des descriptions à la fois clinique et poétique des phénomènes marins, avec énormément de détails sur la composition du sol marin et de l'eau, l'érosion ou encore les courants. Ma question porte sur les rapports entre sciences et langage dans votre écriture, en termes de précisions justement. Comment est-ce que vous vivez et écrivez cela ? Est-ce qu'on peut parler de *poésie* de la science ?

Marie Darrieussecq : Oui tout à fait, il y a une poésie de la science. D'abord du vocabulaire scientifique. Par exemple de ne pas dire « sable » mais « silice », de s'intéresser à savoir si c'est féminin ou masculin, de se déplacer légèrement, de se rappeler que c'est avec le sable qu'on fait du verre, alors on ne voit plus la plage tout à fait pareil, la précision... Vous savez, j'aime beaucoup ces couples de mots, où on croit que ce sont des synonymes mais ce n'est pas exactement synonyme, par exemple en ce moment la 'sécurité' et la 'sûreté', quand on se met à vraiment réfléchir à la nuance qu'il y a entre deux mots qui semblent synonymes, et qui en fait ne veulent pas du tout dire la même chose, et qui découpent le monde très différemment, et qui nous assignent à des postes différents, par exemple, qui nous enjoignent, qui nous donnent des ordres différents. Je suis très sensible à ça en ce moment, aux ordres qui nous sont donnés par les discours, les phrases, certains mots récurrents. Donc la précision, oui, la précision pour contrer tout ça. Scientifiquement je ne sais pas trop vous répondre, mais par exemple je sais que quand je faisais des études de lettres, la partie qui m'intéressait le plus c'était la linguistique, et l'étymologie, forcément. Le monde s'éclaire, le monde devient plus précis – plus vaste et plus précis à la fois. Moi, c'est par les mots, forcément.

Carine Fréville : Justement, la manière dont vous utilisez des éléments scientifiques, je pense au passage sur la fécondation dans *White*, le fait que, sur quelque chose de très scientifique, vous apportez une approche qui est vraiment celle de la poésie, de l'écrivain et non pas du scientifique, mais vous mélangez les deux.

Marie Darrieussecq : Ma vie a changé avec Wikipédia ! Si je me rappelle bien, ce livre, est-ce que je l'ai écrit avant Internet ? Ça devait être la limite... Non, ça devait être un peu après quand même... Du moment où j'ai eu accès à des descriptions, oui, à Wikipédia ! À des descriptions extrêmement précises... Par exemple dans le livre que je vais publier bientôt, j'ai eu besoin d'un historique précis de la brebis Dolly... Tout est sur Internet, c'est merveilleux ! On voit même sa tête, à Dolly ! Enfin, on apprend tout ! Avant Internet, c'est-

2 Quatrième de couverture de la réédition en 2008 de *Précisions sur les vagues*.

à-dire avant en gros 2000, pour moi, c'était beaucoup plus difficile d'accéder à la précision, effectivement. Donc ça, je ne me rappelle plus comment je l'ai écrit... Si, je me souviens, c'était un manuel de fécondation, je ne sais pas trop comment on appelle ça, de reproduction, de 4^e.

Dominique Carlini Versini : Une autre forme de discours de la science se dessine dans votre œuvre. On parle beaucoup d'écocritique et d'écopoétique aujourd'hui pour évoquer le lien entre conscience environnementale et esthétique littéraire. Est-ce que vous pensez que votre travail s'inscrit dans cette démarche ? Dans *Il faut beaucoup aimer les hommes*, la forêt a quasiment un statut palpable de personnage par exemple. La littérature peut-elle tenir un rôle dans l'écologie ?

Marie Darrieussecq : Oui, oui. Je pense que j'écris des romans écologiques, ou écologistes, écopoétiques, oui, c'est une notion dont je n'avais pas connaissance à vrai dire, mais qui sont très efficaces, je crois, pour ce que j'écris, effectivement, ça m'intéresse.

Ce qui est amusant dans *Il faut beaucoup aimer les hommes*, c'est que la forêt est surtout un empêchement pour Solange... La forêt l'empêche d'atteindre cet homme qu'elle poursuit : si elle pouvait brûler la forêt, elle le ferait ! Elle n'est pas du tout écolo, ma Solange... J'invite évidemment les lecteurs et les lectrices à avoir un petit regard amusé sur mes personnages, souvent, à en savoir plus que mes personnages, je crois qu'on peut avoir en lisant mes livres toujours un petit temps d'avance sur beaucoup de mes personnages, qui sont souvent légèrement naïfs, légèrement candides, plus ou moins, *Truismes* étant l'exemple maximum, elle était très candide. Mes personnages féminins souvent sont des femmes qui n'ont pas eu la chance de faire mes études, et qui rament un peu pour comprendre le monde ; en fait mes personnages féminins, c'est moi si je n'écrivais pas et si je n'avais pas mon bagage d'études littéraires. Je me souviens très bien de moi avant ce bagage-là, et il y avait cette bataille en moi pour essayer de comprendre le monde sans outils intellectuels. Donc je suis sortie de ça mais je me rappelle très bien. Et j'ai beaucoup de sympathie pour les gens qui bataillent malgré le manque d'outils, qui ne lâchent pas l'affaire, qui essaient d'exercer leur intelligence, malgré un défaut d'outils. Donc l'écologie, elle n'est pas très présente en eux en général... Il n'y a pas d'écologie, je ne crois pas... Ce n'est pas leur problème, par contre effectivement il y a une écoécriture, peut-être, parce que je suis très consciente de l'univers dans lequel ils se déplacent, mais mes personnages, ce n'est pas leur problème, ce ne sont pas des militants, ce ne sont même pas des végétariens !

Dominique Carlini Versini : Justement à propos des animaux : vous avez souvent dépeints dans vos ouvrages des animaux – de très beaux passages de *Truismes* mettent en scène le rapport de l'animal-humain à son environnement par exemple, mais aussi le point de vue d'un requin est donné dans *Le Mal de mer* – comment s'approcher de la conscience animale ?

Marie Darrieussecq : Je me souviens à Normale Sup' au début des années 1990, quand je disais qu'il fallait absolument sauver les baleines, mes camarades se moquaient un peu de moi comme d'une grande naïve sentimentale : ils étaient très politisés, mais exclusivement dans l'humain. Je n'arrivais pas encore à leur expliquer que sans le regard des baleines dans l'océan, sans leur gestuelle, sans leur forme de pensée et de sociabilité, sans leur rapport à elles au monde – sans elles en bref, l'océan serait dépeuplé, et elles nous manqueraient d'une façon physique et métaphysique. Cela vaut pour tous les animaux bien sûr. Imaginez un océan vide... le regard que nous porterions dessus... ce serait une angoisse insupportable. Être seuls sur la Terre avec les poulets en batterie, les pigeons et les rats, et les quelques chiens errants qui survivront de nos poubelles. C'est exactement la faune que je décris dans le roman qui va paraître. C'est exactement ce qui nous attend avec ce qu'on appelle la Sixième Extinction. Quand j'étais petite au Pays basque, mes pas dans

les champs soulevaient des centaines de papillons. On jouait avec eux, leurs ailes laissaient comme des paillettes sur mes doigts, ma mère me disait que c'était toxique. C'est nous qui sommes toxiques. Maintenant, quand mes enfants aperçoivent UN papillon, ils sont contents. C'est terrifiant. Cette solitude qui nous attend. Le dernier tigre, c'est pour très bientôt. Les livres de nos enfants sont peuplés d'animaux en voie de disparition imminente, ours, lions, éléphants... Qui va-t-on être, sans eux, ou avec eux seulement comme fantômes, comme créatures mythologiques ? Je crois que mes romans parlent de ça depuis que j'écris.

Langage et conscience

Carine Fréville : En 2000, vous avez publié une étude consacrée à Bernard Lamarche-Vadel, et vous y décriviez les mots ainsi : « il faut imaginer en effet, bien comprendre, qu'un mot est une entité non isolable, une sorte de micro-organisme vivant dans le réseau particulier d'une langue – réseau se connectant lui-même à d'autres réseaux » (57). Dans *Bref séjour chez les vivants*, le lecteur se retrouvait dans une histoire de flux, de flots de conscience, qui interrogeaient la forme narrative même du texte. Dans *Le Bébé*, le positionnement narratif était celui de « 'l'entomologiste devant son insecte' » (80), afin de décrire le « sujet bébé ». Est-ce qu'on peut dire que vous approchez la langue, les mots, de façon scientifique, que vous travaillez la langue de façon clairement expérimentale, et ce dans le but de contrer le non-dit, d'aller contre et au-delà de l'indicible ?

Marie Darrieussecq : J'essaie par tous les moyens, de toute façon, donc il y a aussi celui-là. Ce n'est pas scientifique, c'est littéraire, c'est poétique. Mais il y a une obstination, les chercheurs et les écrivains, les poètes, partagent une grande obstination : tant qu'ils n'ont pas compris, tant qu'ils n'ont pas trouvé, ils persévèrent. Je pense que pour être un bon chercheur, et un bon écrivain, il faut avoir une obstination peu commune. Il y a ça que je reconnais chez les chercheurs. Et puis surtout élucider... enfin pas élucider le monde... mais en donner une image à peu près exacte, aussi exacte que possible, ou un équivalent en mots, ou en équations, en articles... Le morceau de monde dont on a décidé de s'occuper, vraiment, le faire, par tous les moyens. Alors peut-être que dans cette attitude-là, il y a quelque chose de scientifique, mais je ne sais pas si je réponds à la question parce que, au fond, le mot de « science » m'embarrasse aussi un peu. Je sais très bien que je ne suis pas du tout une scientifique, je suis à côté de la science, je m'amuse, je vais leur prendre des trucs, je raconte souvent des bêtises aussi, je crois que je ne raconte jamais des choses fausses, mais ma métaphore est quand même souvent assez ironique.

Carine Fréville : C'est plus dans le sens de la science comme « réservoir » alors ?

Marie Darrieussecq : C'est la science comme... vous voyez Gary Larson ? C'est un peu la science à la Gary Larson aussi, ce dessinateur très amusant, qui dessine toujours des scientifiques un peu affolés par leurs découvertes, qui se transforment en mouche... Ils sont drôles aussi les scientifiques. Ce sont aussi des personnages, tout bêtement. Donc je vais chercher chez eux... Il y a divers domaines de l'activité humaine qui m'intéressent, il y a les scientifiques, il y a les femmes au foyer – qui me passionnent – et il y a les agents immobiliers, pour des tas de raisons romanesques. Voilà, les trois sont très importants pour moi.

Dominique Carlini Versini : Des critiques, et notamment Simon Kemp et Shirley Jordan qui sont dans la salle, ont observé votre intérêt pour le fonctionnement de la conscience et ses différentes facettes – et en particulier votre intérêt pour les sciences cognitives, qui est frappant dans *Bref séjour chez les vivants* – ainsi qu'une volonté de s'éloigner de récits plus traditionnellement ancrés dans un modèle psychanalytique de la formation identitaire. Pourtant vous avez étudié la psychanalyse – vous l'avez pratiquée – quel rapport entretenez-vous avec ces différentes approches de l'esprit ?

Marie Darrieussecq : Un rapport étroit. L'univers des sciences cognitives m'a beaucoup intéressée. J'ai fait une psychanalyse pendant très longtemps – j'en ai même fait trois – mais aussi, je me suis intéressée aux neurolinguistiques, et j'ai fait des tests pour m'amuser. Dès que j'ai pu mettre les pieds dans un laboratoire de ce genre, qui me proposait des tests, j'y allais – j'ai même fait tester mes enfants sur leur langage ! Ça me passionne ! C'est un réservoir et de mots, et d'images, et de métaphores, et de récits. Dans le récit que je viens d'écrire, je me moque des méthodes rudimentaires de la psychothérapie cognitiviste, parce que, comme vous savez, ça a donné lieu à des dérives absolument stupides, en particulier aux États-Unis je crois, qui reviennent en fait à du *coaching*, où on donne des conseils aux gens, et on les magnétise quasiment, et puis ils repartent avec un symptôme qui est éteint mais qui va se redéclencher ailleurs, c'est assez grave en fait... Vous avez peut-être entendu parler de l'EMDR [*Eye Movement Desensitization and Reprocessing*], c'est des mouvements... alors je ne dis pas que ça ne marche pas, parce que je crois qu'il y a des cas où ça marche, en particulier sur certains traumatismes, mais je dis qu'on ne peut pas étendre ça à tous les cas. Il s'agit de faire bouger les yeux du patient de façon rythmée avec une source lumineuse ou même le doigt, et de faire ça trente secondes, et puis entre les trente secondes de dire des phrases apaisantes, ou d'inviter le patient à revenir sur son traumatisme et hop, on recommence. C'est une forme d'hypnose en fait, qui ne dit pas son nom. Le fait de dire des phrases apaisantes, de revenir sur le trauma, c'est vieux comme le monde. Mais donc il y a toutes ces méthodes qui m'ont vraiment intéressée et j'ai suivi des formations – un peu en espionne, un peu en taupe ! – et que moi je n'ai jamais appliquées sur mes patients, ce n'est pas du tout mes méthodes, mais ça m'intéresse pour après les écrire.

Sciences et technologies

Carine Fréville : Nous voulions finir sur les rapports entre sciences et technologie. Dans vos textes, les avancées en sciences et en technologie se prêtent à des jeux sur la présence et l'absence, la vie et la mort... Je pense par exemple aux holophoneurs dans *White*, à l'échographie et aux hologrammes funéraires dans la Maison des Morts dans *Le Pays*, ou encore aux communications par satellite dans *Naissance des fantômes* et dans *Tom est mort*. Je trouve que vos œuvres questionnent nos rapports au monde moderne, au monde dans lequel on vit, mais aussi le monde vers lequel nous allons. Est-ce que c'est une volonté recherchée de votre part, tout ce questionnement autour des êtres et des nouvelles technologies ?

Marie Darrieussecq : Il se trouve que le roman qui va venir rassemble décidément beaucoup de vos fils, là... La narratrice, en plus de tous ses problèmes, qui sont assez mystérieux, ça se résout à la fin... C'est un monde où on ne sait plus très bien où est la limite entre le robot et l'humain, parce que tout le monde est équipé, et il y a aussi des robots entiers, mais qui sont aussi bien sûr en train de s'humaniser, plus ou moins bien, mais bon. C'est un roman très court, très bref, mais où il y a énormément de ces notions-là. C'est à nouveau un travail sur la métamorphose, mais plus en termes de... c'est le métal et la chair en même temps, qui s'interpénètrent. C'est une porosité impossible mais qui quand même donne des effets contemporains, et qui est assez effrayante, oui...

Ça me fait penser que dans *White*, Edmée, le personnage, est standardiste, et que ce n'est pas pour rien. Elle s'occupe de la communication avec le monde extérieur. Et puis aussi c'était une donnée du réel, puisque la première fois que mon mari est parti au Pôle Sud, ils étaient trente hommes – quelques chercheurs, beaucoup de techniciens et des ingénieurs qui finissaient de construire la base, plus un cuisinot, et quatre personnes qui « entretenaient » la base, disons – mais la seule femme, car il y avait une seule femme, elle s'appelait Rita, c'était une italienne, la seule femme était standardiste. Parce que c'est la place des femmes, parce qu'elles sont secrétaires, standardistes, ou elles font le café. Quand j'arrivais à téléphoner, à l'époque il n'y avait pas Internet, ça passait par un satellite, qui

était un satellite indien en fait, qui stationnait au-dessus de Bombay, enfin tout ça me faisait rêver – Paris, Bombay, le Pôle Sud – on avait une fenêtre satellitaire de seulement une heure, exactement comme dans le roman. Cette heure était d’abord occupée par les messages d’urgence, par les messages techniques etc., puis il y avait un tout petit créneau pour les messages personnels, on pouvait parler une minute, et pas tous les jours bien sûr, et ça coûtait horriblement cher en plus. Et cette unique femme faisait la communication, voilà.

Et l’autre chose aussi, qui m’a attirée vers la technologie comme domaine romanesque, c’est que, vous le savez peut-être, je suis moi-même une *mutante*, j’ai l’utérus malformé par une hormone, qui s’appelle le Distilbène, le D.E.S.³, qui a été commercialisé entre 1948 et 1978, en France, et dans beaucoup d’autres pays, l’Angleterre, les Pays-Bas, les États-Unis... De façon intéressante, aujourd’hui encore, c’est une hormone qu’on donne aux vaches, aux États-Unis, pour qu’elles grossissent plus vite. C’est pour aller plus vite à l’abattoir. Et donc le Distilbène a été une catastrophe sanitaire majeure, puisqu’elle a créé des malformations des organes génitaux en fait – chez les garçons et chez les filles – et donc on est, je crois, 160 000 en France, et je suis la marraine de l’association⁴. Ça a eu des impacts sur mes enfants, ça a été très pénible, très concret, dans l’approche du corps, dans ma fréquentation bien trop intense, à mon goût, des échographes, de toutes sortes d’explorations du corps, des hystérogaphies... Maintenant j’ai refoulé tous ces mots, mais ça a été une phase de ma vie très pénible quand même, ça a eu vraiment un impact familial important. Et puis les couveuses et toute une approche affreusement technique des bébés, des nourrissons prématurés. C’est une longue histoire en fait, et c’est aussi un scandale sanitaire parce que dès les années 1950 on a su que cette hormone était cancérogène, mais à partir de 1970 on a su qu’elle était tératogène, et elle a été interdite au Canada et au Pays-Bas, mais ils ont écoulé les stocks en France jusqu’en 1978. Tératogène : qui crée des monstres. Donc *Truismes* ne vient pas de nulle part, et mon rapport à la technologie, et au corps féminin aussi, est très particulier à cause de cette histoire, j’ai envie de dire d’hybridation... Ce n’est pas que je suis une hybride, mais il y a quelque chose de mutant en moi, qui ne se voit pas, mais vous verriez, les échographies de mon utérus... Il y a quelque chose de très dérangeant dans ce corps-là. Un corps modifié par une hormone de synthèse. Donc ça a donné des générations de monstres dans mes romans, ou de corps, comme dans ce roman-là, très résistants – mais résistants au sens de la guerre aussi – et très abîmés quand même, mais j’espère que ce n’est pas doloriste. Si c’est bien quelque chose que n’est pas *Truismes*, je crois, c’est que ce n’est pas un roman doloriste, ce n’est pas un roman de la victime. Après, dans cette association, les victimes, je les vois, j’en suis une, je ne récus pas du tout le mot de « victime », mais je pense qu’on peut faire quelque chose avec ça, de plus intéressant que la culture victimaire disons.

Dominique Carlini Versini : Et une question à propos plutôt du lien entre la littérature et la technologie, qu’est-ce que vous pensez des expérimentations de l’écriture numérique par exemple, de l’incursion du graphisme et du son dans l’écriture, est-ce que c’est quelque chose qui vous intéresserait dans le futur ? Et de l’impact de la technologie sur l’expérience de lecture ?

Marie Darrieussecq : Il y a longtemps, avant les années 2000, j’avais parlé à Paul [Otchakovsky-Laurens], mon éditeur, du fait que j’avais envie de faire un DVD-rom, on appelait ça comme ça à l’époque, c’est-à-dire un DVD, un roman, écrit, mais sur lequel sur un écran on pourrait cliquer sur des liens. Et là aussi, la technologie m’a dépassée tellement vite, le temps que j’aie l’idée, on était déjà sur Internet. En fait, plus Internet, avec les technologies modernes, se sont développés, plus je me dis que le roman, y compris papier,

3 D.E.S. : diéthylstilbestrol, commercialisé en France sous le nom de Distilbène.

4 L’association Réseau D.E.S. France.

est une forme très solide, que ça tient le coup, qu'on n'a pas besoin d'aller animer les romans, le cinéma fait ça très bien, il y a des tas d'outils sur Internet amusants, il y a des jeux vidéo extraordinaires et très romanesques. Maintenant mes enfants sont adolescents donc j'ai accès grâce à eux à une culture qui n'était pas la mienne. Je n'ai pas du tout besoin d'ajouter quoi que ce soit à des mots, écrits, imprimés, ou éventuellement sur liseuse – j'ai une liseuse, je n'ai rien contre.

Dominique Carlini Versini : Il y a également des références à notre utilisation contemporaine de la technologie – je pense par exemple à l'importance d'Internet et des textos dans *Il faut beaucoup aimer les hommes*, où Solange est dans l'attente amoureuse – la technologie est à la fois un motif et un outil narratif dans vos œuvres ?

Marie Darrieussecq : Alors, les textos, ça m'a longtemps embêtée, tout comme les téléphones portables, dans mes romans. Si on considère que le téléphone portable est devenu banal – depuis quoi... allez, on va dire 2000 pour simplifier – pendant très longtemps, après 2000, j'ai écrit des romans où il n'y a pas de téléphones portables. Ça m'embêtait. Je sentais bien que ce n'était pas un phénomène passager, mais je ne savais pas très bien quoi en faire, comment les faire intervenir dans la narration. J'ai mis beaucoup de temps à intégrer les téléphones portables dans mes romans. Je me rappelle ce moment-là, où on ne savait pas quoi faire avec les téléphones portables, je parle narrativement, où on les regardait comme des perturbateurs en fait de la narration. Comment on allait se servir de ça ? Et le monde, comme d'habitude, allait beaucoup plus vite que nous, beaucoup plus vite que les écrivains. C'est pour ça que j'aime bien l'anticipation ; parce qu'en fait, les hologrammes, moi ça fait longtemps que je les utilise. Là, ça allait plus vite que moi, je n'avais pas prévu ça. Ça m'embêtait. J'étais moins forte, là, que le réel, vraiment moins forte. Donc j'ai mis du temps. Alors par contre, quand je m'y suis mise, ça a eu une importance très forte, effectivement. J'ai su faire. J'ai su comment m'en servir dans l'hystérie de Solange, dans cette *hystérie d'attente*, qu'on a tous connue je crois : attendre un texto... Je suis contente d'être née quand je suis née, parce que on est une génération charnière, où vraiment je me rappelle, on se rappelle d'un monde sans Internet, on se rappelle d'avoir attendu une lettre. On était fou amoureux, on écrivait une lettre. On la postait. On pouvait commencer à s'inquiéter au bout d'un mois avec les lettres ! Mais les textos, au bout de trois minutes, le silence est bizarre, et au bout de vingt-quatre heures, si on n'a toujours pas de réponse c'est l'enfer ! Tout ça, c'est très romanesque.

*University of Kent, Paris School of Arts and Culture
Mai 2017*

OUVRAGES CITÉS

Darrieussecq, Marie. *Précisions sur les vagues*. Paris : P.O.L, [1999] 2008. Imprimé.

---. « Lamarche-Vadel immanquablement ». *L'Infini* 70 (2000) : 57–64. Imprimé.

---. *Le Bébé*. Paris : P.O.L, [2002] 2005. Imprimé.

---. *Tom est mort*. Paris : P.O.L, 2007. Imprimé.

Darrieussecq, Marie et Jeannette Gaudet. « 'Des livres sur la liberté' : conversation avec Marie Darrieussecq ». *Dalhousie French Studies* 59 (2002) : 108–18. Imprimé. Réseau D.E.S. France.

<http://www.des-france.org/accueil/index.php>. (Dernière consultation 14 mai 2018).
Web.